

—Ah ! mon avocat protège aussi ton protégé ?
 —Oui, et il compte sur moi pour plaider et gagner sa cause. C'est d'ailleurs dans ton intérêt que nous agissons, père. La personne que nous t'offrons est tout à fait hors ligne. Jamais tu ne pourras trouver mieux ni même aussi bien, jamais !
 —Quelle chaleur ! s'écria Paul Harmant en regardant sa fille ; tu connais donc celui de qui tu parles ?
 —Oui, père. Monsieur Darier, après m'avoir parlé de lui, me l'a envoyé. Je l'ai vu, je l'ai jugé, et je suis certaine de ne m'être point trompée sur sa valeur.
 —C'est un ami de Georges Darier ?
 —Un ami intime, un camarade de collège. Monsieur Darier en répond comme de lui-même. En le prenant de ma main il me semble que tu porteras bonheur à ta nouvelle entreprise, et nous aurons fait une bonne action. Le protégé de monsieur Darier et le mien a subi de grands malheurs de famille, je l'ai compris à quelques mots qui lui sont échappés ; il a besoin d'avoir une situation digne de son caractère et de son mérite, et cette situation tu la lui accorderas chez toi, n'est-ce pas ?
 Le millionnaire attira sa fille à lui et l'embrassa de nouveau.
 —Mais tu es un élève de mon avocat ! lui dit-il en souriant. Tu plaides avec une conviction qui doit te faire gagner tous tes procès.
 —Celui-ci est-il gagné ? demanda vivement Mary.
 —Nous verrons cela tout à l'heure. Il ne faut point que le cœur emporte la tête ! La personne qui deviendra mon bras droit, mon "alter ego," doit être pourvue de qualités spéciales et bien rares. Je désire vivement être agréable à monsieur Darier et surtout à toi, mais avant tout je veux m'assurer que la personne en question est capable de remplir un emploi de haute confiance et que je puis, sans inquiétude et sans péril, remettre en ses mains mon autorité. Je vais donc écrire à l'instant même à votre protégé de venir causer avec moi.
 —Inutile de lui écrire, père, interrompit Mary.
 —Comment ?
 —Il est ici, dans la pièce à côté, t'apportant la lettre de recommandation qui lui a été remise par monsieur Darier.
 —Alors, c'est tout simplement un complot ! dit le millionnaire en riant.
 —Un vrai complot, père, et tu vas en être, car tu ne refuseras pas de voir le meilleur ami de ton avocat.
 —Non, certes. Je le recevrai, et la conversation qui aurait eu lieu demain aura lieu tout de suite.
 Mary, joyeuse, courut à la porte qu'elle ouvrit.
 —Entrez, monsieur Lucien ! cria-t-elle au jeune homme dont nous connaissons l'anxiété. Mon père vous attend.
 Lucien, tremblant, tenant à la main sa lettre d'introduction, franchit le seuil. Paul Harmant l'enveloppa d'un coup d'œil rapide. Le résultat de ce premier examen parut être entièrement favorable au solliciteur, car la physionomie un peu contrainte du millionnaire s'éclaira.
 —Vous m'apportez une lettre de Georges Darier, monsieur ? lui demanda-t-il d'un ton bienveillant.
 —Oui, monsieur. La voici.
 Et il tendit l'enveloppe à l'industriel, qui la prit et poursuivit :
 —Vous m'êtes en même temps recommandé d'une façon toute spéciale par ma fille, qui vous a reçu pendant mon absence. Cela me donne le désir de vous être agréable, mais les affaires sont les affaires, vous le savez aussi bien que moi, et je ne puis rien décider avant de m'être entretenu sérieusement avec vous.
 —C'est trop juste, monsieur. L'entretien que vous voulez bien m'accorder était l'unique objet de mon ambition, car l'emploi que je sollicite n'est pas de ceux qui se puissent accorder seulement à la faveur.
 Mary pensa :
 —Voilà qui est bien répondu !
 Puis, elle ajouta :
 —Père, je te laisse avec monsieur, et je vais attendre impatiemment le résultat de votre causerie.

—Va, ma mignonne.
 La jeune fille sortit en jetant un regard plein d'encouragement à Lucien, qui s'inclina devant elle. Paul Harmant désigna de la main un siège, et le solliciteur, dont l'émotion grandissait encore à mesure qu'approchait le moment décisif, s'assit en face de lui.
 —L'emploi que vous désirez obtenir, commença l'industriel, est celui de directeur des travaux dans mes ateliers ?
 —Oui, monsieur, et croyez bien que je ne me dissimule point la haute importance de cet emploi, et les qualités qu'il exige de son titulaire.

LXIX

—Mais avant de continuer cet entretien, poursuivit Lucien après un moment de silence, veuillez prendre connaissance de la lettre que j'ai eu l'honneur de vous remettre. Elle est écrite par quelqu'un qui me connaît bien et se fait mon répondant auprès de vous.
 Jacques Garaud prit la lettre qu'il avait placée devant lui sur des papiers, l'ouvrit et en lut les premières phrases, puis il la replaça, toute ouverte, sur son bureau.
 —Georges Darier, fit-il ensuite, vous recommande à moi avec la conviction d'un homme sûr de votre mérite. La manière dont il me parle de vous n'a rien de banal. Vous êtes élève de l'École des arts-et-métiers ?
 —Oui, monsieur, et j'ai fait des études spéciales relativement à la mécanique appliquée aux chemins de fer, question qui, d'après ce qu'ont dit certains articles de journaux, semble vous préoccuper en ce moment. Je ne m'en suis pas tenu à la théorie, j'ai abordé la pratique. Je puis me mettre à un étau, la lime et le marteau à la main, pour démontrer aux ouvriers comment on forge une pièce et comment on l'ajuste.
 —Voici qui prouve beaucoup d'intelligence et je vous en félicite. Il est presque inutile de vous demander si vous êtes dessinateur.
 —Si je ne l'étais, je n'aurais pas osé me présenter à vous. Me trouvant sans emploi, j'ai accepté et j'occupe en ce moment celui de dessinateur de la maison Simons et Cie, de Saint Ouen.
 —Ah ! ah ! fit le faux Paul Harmant en fixant de nouveau les yeux sur le jeune homme, vous exécutez les dessins de la maison Simons et Cie ?
 —Oui, monsieur.
 —Quel âge avez-vous ?
 —Vingt-sept ans.
 —Vous habitez Paris ?
 —Oui, monsieur.
 —Vous êtes Parisien ?
 —Pas tout à fait, mais il s'en faut peu, car je suis né à Alfortville.
 (La suite au prochain numéro.)

L'ESCLAVAGE EN CHINE

L n'est guère de famille chinoise riche ou simplement aisée qui ne possède une quinzaine d'esclaves, quoiqu'il soit très facile de se procurer d'excellents domestiques libres. Le prix d'un esclave varie naturellement suivant son âge, sa force et sa beauté. En temps de paix et de prospérité, le prix monte jusqu'à cinq et six cents francs et au-dessus ; mais, en temps de guerre ou de famine, les familles surchargées d'enfants vendent leurs fils et leurs filles littéralement pour une poignée de riz. Gray cite des bandes de maraudeurs qu'il a vu de ses yeux offrir des jeunes filles en vente à raison de 20 francs par tête. Il a vu aussi à Canton un père qui s'était ruiné au jeu vendre ses deux garçons au prix de quatre cent vingt-cinq francs.
 En général, avant de consommer l'achat on prend l'esclave à l'essai pendant un mois. Ce qu'on tient surtout à savoir avec certitude, c'est qu'il n'est pas atteint de la lèpre, et dans ce but on le soumet toujours à une épreuve particulière : l'esclave est conduit dans une chambre noire, et une flamme bleue est promenée devant sa face. Si sa peau prend alors un reflet verdâtre, on en conclut que sa santé est bonne ; si le reflet est plutôt rouge, on estime qu'il est atteint de la terrible maladie. L'esclavage est perpétuel et héréditaire. Les misérables tombés dans cette affreuse condition n'ont

même pas le droit de décider du sort de leurs enfants, et c'est seulement à la seconde génération que l'affranchissement est de droit, si l'esclave a pu amasser de quoi racheter sa liberté. Ils ne peuvent pas non plus ester en justice.
 Enfin, le maire a sur eux droit de vie et de mort et l'on peut dire tous les droits, même celui de livrer son esclave à la prostitution publique. L'esclave est hors la loi.
 Il arrive fréquemment qu'il prend la fuite. Il est alors signalé de tous côtés par des placards indiquant son âge, sa figure, son costume et la récompense promise à qui le ramènera au logis. Ces placards se voient à tout instant sur les murs des villes chinoises où sur la poitrine des crieurs publics qui les promènent à la façon des *sandwich men* de Londres.

QUELQUES PENSÉES SUR LES FEMMES

L'amitié d'une femme est, à son amour, ce qu'un cataplasme est à un sinapisme.
 La jeune fille est une fleur, la jeune femme est un fruit ; si le fruit se trouve mauvais, quel souvenir restera-t-il de la fleur !
 Le plus sûr moyen d'irriter les femmes et de leur déplaire, c'est d'attaquer leur sexe ; elles seraient moins sensibles à des accusations personnelles.
 Les femmes les plus ardentes à réclamer l'émancipation des femmes sont précisément celles qui ont donné les preuves qu'il ne faut pas les émanciper.
 Une femme n'est une femme, dans la belle et noble acception du mot, que par la pudeur et la tendresse. Que reste-t-il de ses charmes à celle qui se vend ? Qu'est-ce que la femme sans l'amour ?

Conseil de prudence à donner à une jeune femme : Ne point interroger l'homme qu'elle épouse sur l'état de son cœur dans le passé. Mensonges ou serments sont toujours sans profit et ne causent que des malheurs.

Les femmes, telles que Dieu les a créées, vaniteuses et sensibles, sont destinées à ne s'entendre qu'avec les hommes. Entre elles, ce sont des nuages chargés d'électricité ; combien ne se rencontrent ou ne s'attirent que pour faire un éclat ou pour se repousser !

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 98.—CHARADE

Jeune fille dans mon Premier
 Souvent a mis son doigt de rose ;
 Chaste et pâle, dans mon Dernier,
 Pendant la nuit elle repose.
 Celui qui commet mon Entier
 Toujours à la prison s'expose.

No. 99.—ÉNIGME

Ma mer n'eut jamais d'eau, mes champs sont infertiles.
 Je n'ai point de maisons et j'ai de grandes villes,
 Je réduis en un point mille ouvrages divers,
 Je ne suis presque rien et je suis l'univers.

No. 100.—LOGOGRAPHE

Sur Six pieds, mon contact est doux,
 Touchante est mon étreinte ;
 Mais sur Cinq, rudes sont mes coups,
 Mortelle est mon atteinte.

SOLUTIONS :

No. 95.—Les mots sont : Epreuve et Preuve.
 No. 96.—Les mots sont : Marchant et Charmant.

No. 97

BLANCS. NOIRS.
 1 C 7e D 1 Ad libitum
 2 Mat selon le coup des Noirs.

ONT DEVINE :

A. Lachance, Montréal ; Mlle N. Gagnon, Montréal ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal.